

## CHAPITRE I

Irena reposa doucement l'écouteur et demeura un instant immobile, l'air songeur.

Son beau visage ne reflétait pas précisément la joie délirante à la pensée d'avoir, ce soir, pour elle toute seule, son mari volage. Au contraire, on aurait dit qu'un imperceptible nuage assombrissait ses yeux d'un vert lumineux, tandis qu'une petite ride se creusait entre les sourcils remarquablement bien dessinés par la nature.

Depuis pas mal de temps déjà, Jean passait rarement les soirées à la maison, et on pouvait compter sur les doigts de la main le nombre de leurs tête-à-tête. D'ailleurs, Irena s'en accommodait très bien et en dehors des nombreuses et inévitables sorties et réceptions, elle aimait rester tranquillement dans l'appartement à lire, écouter de la musique, regarder parfois un film à la télévision, peindre, ou tout simplement bavarder avec sa fille Lena. Mais depuis ses fiançailles, la jeune fille s'absentait souvent en courant assidûment les magasins et en sortant beaucoup avec ses amis. C'était très compréhensible ; elle devrait quitter bientôt tout ce qui était son univers jusqu'ici pour le Canada, le pays de Robert, son fiancé.

Irena avait toujours eu la vie mondaine en horreur qu'elle jugeait très superficielle et ennuyeuse, mais elle jouait à la

perfection son rôle de la femme du « grand homme d'affaires au sommet de la réussite » et qui louchait maintenant du côté du monde politique. Cela aurait été d'ailleurs un peu le retour aux sources, car sans la guerre qui avait changé complètement sa route toute tracée, il était destiné à une carrière diplomatique, comme celle de son père. Il avait une prodigieuse facilité pour les contacts humains, mais surtout pour s'en servir – comme d'Irena d'ailleurs. Il faut dire aussi que Jean aimait exhiber son épouse avec la fierté d'un propriétaire d'un bibelot précieux, car elle était belle, distinguée et parlait couramment plusieurs langues, ce qui ne gâchait rien.

Trop occupé par les affaires et sa vie amoureuse très compliquée, où avec mille astuces et ruses il brouillait les pistes, Jean ne voyait pas la calme résignation de sa femme et le manque d'enthousiasme pour le genre de vie qu'elle était obligée de mener.

« Plus pour très longtemps, maintenant », se répétait Irena farouchement quand, en face de tous ces gens, elle avait envie de hurler, de crier qu'elle n'en pouvait plus, qu'elle en avait assez. Avec un brin d'humour amer, elle se disait que son « contrat » touchait à sa fin et que leur « association » n'aurait plus sa raison d'être, car Lena partie, elle demanderait à Jean le divorce. Alors, à cette pensée réconfortante, elle dédiait son sourire le plus radieux à un monsieur chauve et bedonnant mais très important – pour Jean évidemment – et s'efforçait de paraître vivement intéressée par ses remarques spirituelles, ce que croyait fermement son interlocuteur.

*Quelle hypocrisie que tout cela !* pensait Irena en bavardant avec les épouses de tous âges qui se disaient mille compliments sucrés et qui, par-derrière, se traitaient en termes moins élogieux.

Jean croyait qu'Irena se considérait comme une des femmes les plus heureuses de Paris. N'avait-elle pas tout ce qu'on

pouvait désirer ? Un mari brillant et fortuné – lui ! – qui la couvrait de bijoux, qui voulait l'habiller exclusivement chez les grands couturiers, qui possédait un appartement luxueux à Paris et une belle propriété en Normandie où l'attendaient Zeus et son fils – chevaux de selle – et où elle se sauvait dès qu'elle en avait la possibilité. Il aimait d'ailleurs éblouir et, frémissant d'orgueil, mais la mine faussement indifférente, parler de ses biens, de ses réussites devant un auditoire complaisant.

*Comme un petit épicier de province*, pensait Irena écœurée.

Et elle était sûre qu'il devait regretter que les prestigieuses griffes de ses robes ne se portassent pas à l'extérieur, bien visibles...

*Pourquoi*, pensa Irena, *ne veut-il pas assumer son âge ? Pourquoi en société se comporte-t-il toujours comme un adolescent attardé, plein de vivacité juvénile, racontant d'un air goguenard les plaisanteries les plus douteuses ?*

Il était navrant de voir le beau Jean d'autrefois maintenant alourdi, bedonnant, les traits mous, se donner ainsi en spectacle devant sa cour empressée applaudissant servilement ses exhibitions. Pauvre Jean ! Il aurait été tellement mieux de paraître tout simplement ce qu'il était vraiment : un homme d'un âge mûr, autoritaire et bon vivant. Il suffisait à Irena de le voir sans masque, à la maison entre deux escapades, en pantoufles, le nez chaussé de lunettes, affalé dans un fauteuil et regardant la télé ou feuilletant une revue, bâillant sans se gêner et sans se soucier d'escamoter sa brioche confortable pour involontairement faire le parallèle entre lui et une quelconque star d'autrefois qui, vieille et décrépite, se farde outrageusement, s'habille excentriquement en continuant à vivre comme si le temps s'était arrêté pour elle. Pauvre être pitoyable se donnant l'illusion de rester beau, jeune et irrésistible...

*Évidemment, Jean n'en est pas encore là, mais s'il continue ainsi*, songeait Irena, *dans dix ou vingt ans, il sera complètement ridicule.*

Avec cette démarche souple et pleine d'aisance, grande et mince, la masse de cheveux cuivrés relevée en un grand chignon dévoilant un cou blanc et gracieux, dès qu'elle rentrait dans un salon, tous les regards se tournaient vers elle. Irena n'en tirait aucune vanité et ne se laissait jamais griser par les flatteries qui venaient parfois de personnages très en vue ou haut placés. Il arrivait de temps à autre que l'homme ne fût pas mal de sa personne et portât sur des épaules viriles et carrées une tête bien remplie. Avec cette espèce rare et particulière, elle ressentait parfois une certaine émotion, un fugitif espoir ou un regret lancinant, comme si son cœur n'était pas mort, il y avait de cela, combien ? Vingt ans ? Ou vingt et quelques – elle ne savait plus au juste –, mais en tout cas, cela faisait longtemps, très longtemps où un jour au printemps de sa vie, le destin la blessa cruellement. Non, elle n'était plus capable d'éprouver la même profondeur de sentiments, ni la même communion d'âmes qui apporte la paix et la force de vaincre n'importe quel obstacle. Et l'amour, c'est cela ou rien. Irena n'était pas une femme à faire des concessions, sauf évidemment cette seule et unique fois, quand elle épousa Jean, par faiblesse, et surtout à cause de Zeus... Enfin, ce qui était fait était fait et il fallait en supporter les conséquences loyalement, sans tricher.

Et puis, il y avait sa fille Helena – Lena – qu'elle chérissait et dont la présence ensoleillait sa vie, et lui donnait un sens.

Quelques hommes s'acharnaient à conquérir la belle et distante madame de Saint-Vallier, à percer le mystère de cette politesse glaciale, de ce refus courtois mais constant. Ils fouillèrent son passé et n'y trouvèrent pas de réponse. D'origine polonaise, étudiante à Grenoble, ayant été un temps dans la Résistance où sans doute elle avait rencontré Jean – certains savaient même qu'elle l'avait connu à Varsovie. Mariée en 46, une fille en 47, et c'était tout. Vie irréprochable malgré les

multiples et constantes incartades de son époux, sues de tous mais ignorées peut-être par Irena. L'aimait-elle tout simplement au point de fermer délibérément les yeux ? Ses adorateurs se perdaient en suppositions et quelques-uns sincèrement épris gardaient un peu d'espoir et attendaient le moment où l'objet de leurs désirs et de leurs soupirs se tournerait enfin vers eux. Évidemment, chacun pensait être l'heureux élu. Mais le temps passait sans que le plus petit changement se produisît dans le comportement d'Irena, et au fil des années, même les plus ardents se décourageaient, sauf un ou deux, incapables de se consoler ailleurs.

Apparemment, rien n'arrivait à troubler la sérénité de la jeune femme, et rien n'altérait ni sa grâce ni sa beauté.

Quand Irena se dirigea vers la cuisine où régnait madame Teresa, un petit terrier qui dormait roulé en boule dans un fauteuil sauta prestement et la suivit, joyeux et excité, prêt comme toujours instantanément à toutes les folies. Madame Teresa, le nez chaussé de lunettes, les cheveux gris bien lissés, était en train d'écrire une lettre. Tout autour d'elle était brillant, astiqué et soigneusement rangé. En quelque sorte, la cuisine lui ressemblait : pas de fantaisie inutile. Irena la considérait comme un membre de la famille et la traitait comme tel. Le dévouement de madame Teresa pour elle et Lena était sans limites et n'égalait que sa reconnaissance d'avoir été secourue à un moment très pénible de sa vie.

« Mon mari vient dîner ce soir », dit simplement Irena en s'asseyant de l'autre côté de la table.

Le petit chien sauta aussitôt sur ses genoux.

« Très bien », répondit madame Teresa sans rien laisser paraître de son étonnement.

La voix était aussi nette et claire que toute sa personne.

« Je vais préparer un repas léger mais sympathique. »

Elle cuisinait admirablement et avec ses mains de fée, elle s'occupait aussi de la lingerie, mais pour les gros travaux, il y avait une femme de ménage qui venait plusieurs fois par semaine. Madame Teresa était une de ces « personnes déplacées », comme on les appelait pudiquement à la fin des hostilités, et qui avaient tout perdu dans la tourmente : sa famille entière et le peu de biens qu'elle possédait.

« Ah ! j'oubliais, continua Irena en caressant Joe, Lena ne sera pas là, elle sort ce soir. »

Elles se sourirent avec une complicité qui démontrait leur parfaite entente, puis parlèrent du prochain mariage et du départ de Lena.

« Si loin, dit madame Teresa en soupirant, les yeux subitement humides, car Lena était aussi un peu "son enfant".

– Le Canada, ce n'est pas le bout du monde, la consola Irena, et elle viendra de temps en temps nous voir. »

*De toute façon, pensait-elle, il y aura « après » quelques changements inévitables.*

Mais elle ne dévoilait pas son secret. Le moment n'était pas venu, pas encore.

Le petit chien dans ses bras, elle alla dans sa chambre-atelier. Il y avait sur les murs quelques dessins, de nombreuses aquarelles et plusieurs portraits de Lena à tous les âges. La pièce était grande, confortable, mais cependant meublée simplement et elle dénotait visiblement du reste de l'appartement où tout était trop coûteux et sans âme. C'était évidemment un décorateur très en vogue qui avait arrangé le duplex de Jean, et après son mariage, celui-ci n'avait rien voulu changer malgré quelques timides tentatives d'Irena. Tout au plus, réussit-elle à meubler à son goût cette chambre d'ami avec la salle de bains contiguë.

En jetant un coup d'œil à la pendulette, elle vit avec plaisir qu'elle avait au moins deux heures de tranquillité devant elle.

Revêtue d'une vieille blouse aux taches multicolores et surveillée par le terrier voluptueusement étalé dans son panier, Irena sortit une grande toile cachée derrière quelques autres, la mit sur le chevalet et s'absorba dans son délicat travail. C'était un beau portrait de sa fille, très romantique, et fait de touches légères sur un fond de pommiers en fleurs. Elle le peignait d'après quelques vieux croquis et en cachette pour en faire la surprise à Lena.

Le temps passa vite et en regardant sa montre, la jeune femme constata avec effarement que Jean ne tarderait pas à rentrer. En hâte, elle quitta sa blouse, changea de toilette, puis se recoiffa en quelques gestes précis. Précédée par Joe – le terrier –, Irena descendit le petit escalier pour attendre son mari au salon. Comme d'habitude, elle évita soigneusement de regarder « le tableau » et s'assit dans un fauteuil placé exprès de cette façon qu'elle tournait le dos à « la femme massacrée », comme irrévérencieusement elle appelait la femme nue. Irena l'avait vraiment en horreur. Mais cette « chose » portait une signature célèbre et, paraît-il, valait une véritable petite fortune ! Pour Jean, c'était surtout le signe visible de sa réussite et la touche raffinée – selon lui – qui donnait du cachet à ce vaste appartement, luxueusement meublé. Il s'arrangeait toujours pour parler de ladite peinture à ses invités qui hochaient gravement la tête et l'admiraient d'un air entendu. Cela amusait énormément Irena, car elle était persuadée qu'en réalité, ils n'y voyaient rien d'autre qu'une grosse somme d'argent dans un cadre coûteux. Mais il faut dire que les « chers amis » de Jean y étaient tous extrêmement sensibles ! La célèbre peinture représentait une femme nue, mais selon Irena, le grand maître avait dû s'amuser prodigieusement en la créant ! Elle ressemblait plutôt à une femme découpée en menus morceaux puis recollée n'importe comment, peut-être même avec les yeux fermés. Dans cette aventure, la pauvre avait perdu un œil, et

celui qui lui restait, le maître l'avait mis au milieu de son visage, si on pouvait appeler ainsi cette face géométrique et grotesque. Les seins auraient pu être pas mal s'ils n'étaient pas accrochés à leur propriétaire à des endroits tout à fait inhabituels. Et pour que cela soit encore plus sinistre, la femme découpée en morceaux était de couleur livide, blanche et verte par endroits, avec quelques taches noires.

Mais puisqu'il lui fallait supporter cette expression de l'art suprême, Irena évitait de la regarder. Jean se sentait profondément offensé quand il voyait sa femme tourner délibérément le dos à sa toile bien-aimée, et chaque fois, il ne manquait pas de lui faire quelques remarques désobligeantes. Grand seigneur, il considérait les activités artistiques d'Irena d'un œil indulgent, comme une distraction de bon ton, ou comme, disait-il plus volontiers, un « hobby », ce qui convenait même assez bien à son snobisme. Mais jamais, au grand jamais, il ne l'aurait prise au sérieux, et il décrétait qu'elle ne savait pas discerner le véritable art du gribouillage.

Irena feuilletait distraitemment un magazine, pris au hasard, qu'elle ne lisait pas, car ses pensées, comme tous ces derniers temps, vagabondaient autour de Lena et de Robert. De tout son cœur, elle souhaitait le bonheur de sa fille, et puis par une association habituelle, l'idée de sa liberté toute proche et tant désirée lui vint à l'esprit.

Un petit déclic à la porte d'entrée la renseigna que Jean était là. Immédiatement, le petit terrier commença à aboyer et à grogner d'énervement car il détestait Jean, qui le lui rendait bien. La porte du salon s'ouvrit et son mari entra, l'air épanoui, plus que jamais gonflé d'importance. Elle remarqua tout de suite son torse bombé, les épaules carrées et la démarche d'un conquérant, toute sa personne reflétant un grand contentement de soi-même. Il avait toujours cette expression de triomphe quand il réussissait à mener à bien une affaire particulièrement

difficile et délicate. Il traversa le salon à grands pas décidés et embrassa légèrement sa femme.

*Tiens, tiens*, se dit-elle surprise.

Il repoussa avec agacement Joe qui sautillait furieux autour de ses mollets et alla jusqu'au bar pour se préparer un grand verre de scotch.

« Je le mérite bien », dit-il avec un large sourire qui, l'espace d'un instant, rendit un peu de jeunesse à son visage autrefois beau et bien dessiné, désormais bouffi et fatigué.

Il buvait beaucoup trop et le genre de vie qu'il menait n'arrangeait rien. De taille moyenne, bâti fortement et ayant pratiqué de nombreux sports, ses muscles le faisaient paraître encore plus carré et massif.

*Dommage qu'il boive autant*, pensa Irena.

Et elle considérait ses traits ramollis et comme estompés quand il s'assit vis-à-vis d'elle. Il jeta un regard satisfait à son cher tableau et, en deux rasades, vida le verre. Visiblement, il attendait qu'elle l'interroge. Il piaffait d'impatience de pouvoir lui raconter ses exploits et comme elle se taisait, il prit les devants.

« C'est un grand jour pour moi. »

Le ton était presque solennel. Il contempla de nouveau la femme livide en dosant savamment le suspense.

« Ah oui ? » dit poliment Irena en faisant un effort pour paraître intéressée.

Résignée, elle attendait la suite ; le grand monde des affaires lui était complètement indifférent.

« Tu sais que depuis quelque temps nous avons un nouveau président-directeur général. »

La voix de Jean avait pris des accents graves.

Irena murmura quelque chose, mais à vrai dire, elle ne s'en souvenait pas du tout.

« C'est quelqu'un de très, très bien, mais un peu froid et distant. Je veux être le mieux possible avec lui et j'ai essayé

plusieurs fois de l'inviter, mais il s'est toujours dérobé, oh ! très poliment. Cette fois-ci, j'ai pu enfin le décider. »

*Forcé*, pensa Irena amusée.

« Il va venir demain soir chez nous, clama triomphalement Jean, les yeux brillants en se penchant vers elle, et Irena sentit nettement son haleine chargée d'alcool. Tu vas faire avec Teresa quelque chose de très bien, comme tu sais le faire. »

Il se fit presque tendre et cajoleur en disant cela et en lui soufflant dans la figure.

*Vraiment, il doit y tenir beaucoup, à son directeur*, se dit Irena.

Et comme elle ne montrait pas d'enthousiasme, il en fut légèrement irrité. Manifestement, elle ne se rendait pas compte de l'importance de l'événement, mais ce soir, vraiment rien ne pouvait gâcher sa belle humeur. Il alla de nouveau remplir son verre et Irena eut l'impression qu'il titubait légèrement.

*Il a déjà dû fêter cela avant...*

« Et comment s'appelle ton directeur général ? demanda Irena pour avoir un peu l'air de s'intéresser à la question, car elle avait remarqué son irritation.

– J'ai déjà dû t'en parler, dit Jean, visiblement ravi. Il s'appelle Peter Crueger. »

Comme il lui tournait le dos, il ne vit pas que le visage d'Irena prenait curieusement la même teinte grise que celle de la jeune femme nue. Il revint avec son verre, s'affala dans le fauteuil et repoussa brutalement le chien qui s'attaquait maintenant à son pantalon. Son regard glissa distraitement sur sa femme et se posa sur le tableau. Il ne remarqua pas l'émoi d'Irena et celle-ci entre-temps reprit ses esprits.

« Et comment est-il, ce monsieur Crueger ? demanda-t-elle après quelques instants de silence, la gorge encore un peu serrée.

– Tu veux dire physiquement ? »

Le regard béat rivé sur la femme nue, Jean fit un effort en fronçant ses épais sourcils noirs.

« Oh, il est grand, très grand, ajouta-t-il comme à regret, car sa taille lui causait un léger complexe, même s'il ne l'avouait pas. Je crois qu'il a des cheveux brun foncé, il a été blessé pendant la guerre et garde une vilaine cicatrice au visage. En plus, il boite un peu. Mais, continua Jean avec admiration en suivant sa pensée, il est extrêmement efficace et connaît parfaitement notre entreprise.

– Quel âge peut-il avoir ? demanda encore Irena avec un peu trop de détachement.

– Oh, à peu près le mien, je suppose. »

*C'est probablement Peter, car la coïncidence est vraiment troublante*, se dit Irena.

Et tout haut :

« Je crois que nous pouvons passer à table maintenant. »

Dans la salle à manger, l'œil légèrement noyé dans l'alcool, Jean regarda autour de lui.

« Où est Helena ?

– Elle est sortie ce soir, répondit doucement Irena en s'étonnant qu'il se souvînt d'avoir une fille.

– Ah bon ! »

Il n'était pas vraiment intéressé et parlait déjà d'autre chose. Il mangea de bon appétit en s'étendant avec volubilité sur son adresse et en s'interrompant seulement quand madame Teresa apportait les plats. Il la complimentait alors en polonais, la langue que, bien que n'étant ni français ni américain, il connaissait parfaitement puisqu'il avait passé son adolescence dans ce pays où son père avait un poste important à l'ambassade.

La fatigue et l'alcool eurent raison de lui, et une demi-heure après le repas, il alla se coucher au grand soulagement d'Irena qui craignait de le retrouver dans son propre lit.

Donc ce soir, elle saurait enfin tout. Du moins, certaines choses, se corrigea-t-elle immédiatement, car probablement, il serait impossible de parler de tout cela avec leur hôte et en présence de Jean.

Perdue dans ses pensées, les yeux mi-clos, Irena se coiffait assise devant sa table de toilette. Les longs doigts agiles courraient dans ses cheveux, fixant un gros chignon bas sur la nuque.

Comment était-il maintenant ? L'aurait-elle reconnu si elle ne savait pas ? Et elle-même, est-ce qu'elle avait beaucoup changé ? Saurait-il tout de suite en la voyant que c'était elle Irena ? Elle jeta un coup d'œil vers la glace, y vit des cheveux flamboyants, sagement disciplinés qui encadraient un visage pâle sur lequel les taches de rousseur ressortaient encore plus visiblement que d'habitude, comme pour la narguer. En même temps, ses yeux paraissaient plus verts et plus brillants.

Découragée, elle fixait ses taches de rousseur et sa main cherchait déjà le fond de teint, puis soudain elle s'arrêta. À quoi bon tricher ; ces maudites taches la suivront toute sa vie, et même couvertes d'un fard, elles ne partiront pas pour autant..

« Maman, maman ! »

Après un petit coup donné dans la porte, et sans attendre la réponse, Lena fit irruption dans la chambre.

« Je me sauve, je suis déjà en retard, amusez-vous bien avec ce type. »

Tout cela avait été dit d'un seul trait.

Elle effleura les cheveux d'Irena d'un léger baiser et se regarda dans la glace au-dessus de la tête de sa mère en se faisant une joyeuse grimace. L'espace de quelques secondes, la surface argentée refléta deux têtes rousses aux traits presque similaires, mais les yeux de Lena étaient brun foncé.

« Merci, ne rentre pas trop tard, chérie. »

Elle avait tout juste eu le temps de le dire, tandis que la porte se refermait après le passage de la jeune fille.

*Quel ouragan !* songea Irena avec un sourire de tendresse.

Puis sans un regard vers la glace, l'air décidé et en ignorant superbement ses taches de rousseur, elle mit une robe vert foncé – sa couleur préférée – d'une élégance simple mais d'une coupe parfaite, et comme bijou un petit collier de perles.

Lena sortit en trombe sur le palier et se trouva nez à nez – si l'on pouvait parler ainsi vu les tailles différentes – avec un monsieur d'un certain âge, grand et distingué, qui s'apprêtait à sonner.

*C'est certainement le type qu'ils attendent ce soir*, pensa Lena.

Le « type » la considéra, d'abord visiblement surpris par cette soudaine apparition, murmura « pardon » en s'inclinant, puis s'immobilisa en la dévisageant d'une façon si appuyée qu'elle en fut légèrement choquée – oh, très légèrement ! –. Évidemment, il n'était pas le premier à la trouver à son goût, mais ce regard insistant la gênait presque, et elle fut contente d'être dans une lumière un peu tamisée.

Pour rompre le pénible silence, elle fit celle qui ne remarquait pas l'effet foudroyant de sa jeune beauté.

« Vous êtes certainement le monsieur que mes parents attendent ce soir. Je vous prie de me suivre. »

Elle parlait gentiment, flattée malgré tout d'être l'objet d'un tel ravissement. Son œil expert nota que le « type » était large d'épaules, avait de beaux cheveux sombres aux tempes argentées, ce qui ajoutait beaucoup de séduction à son air distingué. C'était un « vieux », bien sûr, mais pas mal, pas mal du tout...

Il ne répondit pas à son invitation, ne fit pas un geste et continua de la fixer d'une façon si bizarre qu'elle comprit soudain qu'il y avait autre chose que de l'admiration dans son regard.

*Il est peut-être malade*, se dit-elle, un peu inquiète, car elle le voyait pâlir, chanceler presque.

Il murmura quelque chose et elle crut l'entendre prononcer en allemand plusieurs fois : « mon Dieu, mon Dieu. »

À présent, elle avait hâte de se sauver, de courir à son rendez-vous avec des copains jeunes et normaux... et surtout de se débarrasser de cet homme au comportement si énigmatique.

« Je vous prie d'entrer », répéta-t-elle plus haut avec un brin d'impatience.

Il se passa tout doucement la main sur les yeux comme pour effacer une vision, puis soudain eut conscience de la bizarrerie de la situation et lut sur le jeune visage de l'étonnement et un peu de frayeur.

La statue pétrifiée prit vie, s'éclaircit la gorge, s'inclina de nouveau et parla d'une voix agréable, posée.

« Je vous prie de m'excuser, mademoiselle, j'ai eu euh... un moment de faiblesse. »

Il la regarda droit dans les yeux avec un petit sourire. Alors, seulement maintenant, elle remarqua la grande cicatrice livide qui lui barrait sa joue gauche et tirait un peu sur la commissure des lèvres quand il parlait. Lorsqu'il la suivit dans le hall, elle vit aussi qu'il boitait légèrement de la jambe gauche.

*Un accident de voiture, sans doute*, pensa Lena.

Et elle eut un élan de pitié.

*Domage, sans cela, il aurait été vraiment très bien, et cette « faiblesse » en résulte certainement aussi. Pauvre type.*

Et tout haut en ouvrant la porte du salon, elle dit :

« Maman, ton invité est là. »

Au même moment, le terrier s'élança vers eux avec quelques jappements, flaira le bas du pantalon du nouveau venu très consciencieusement, puis remua la queue en acceptant dignement la présence du visiteur dans son domaine.

Lena eut un petit rire :

« Vous plaisez à Joe, c'est rare, vous savez. »

Irena était en train de ranger une magnifique gerbe de roses dans un vase, ou plutôt elle faisait semblant d'être absorbée par ce travail, aussi ne se retourna-t-elle pas tout de suite.

« Maman », recommença Lena.

Décidément, ils étaient tous sourds aujourd'hui...

« Oui, chérie, merci », répondit Irena d'une voix bizarre, étouffée.

Et alors seulement, elle leur fit face, s'avança de deux pas et s'arrêta soudain, comme si l'effort eut été trop grand.

Elle regardait fixement l'homme qui venait à sa rencontre. En même temps, Lena s'effaça devant lui, et il vit la belle femme rousse en robe verte qui l'attendait au milieu du salon, les yeux rivés sur lui et dont le regard émeraude le poursuivait depuis si longtemps. Un peu perplexe, Lena regardait leur conduite plutôt inattendue.

« Bonjour, Peter. (la voix d'Irena était à peine audible) Et merci beaucoup d'avoir envoyé ces belles roses. »

*Ainsi, ils se connaissent*, pensa Lena de plus en plus étonnée, car elle savait que c'était la première visite du « type » chez eux.

« Bien, alors moi, je m'en vais, dit-elle d'un ton enjoué. Cette fois-ci, je vais vraiment être en retard, bonsoir ! »

Ni sa mère ni l'homme ne lui répondirent. Ils avaient l'air tous les deux d'être loin, très loin, peut-être sur une autre planète...

« Irena, disait à présent Peter d'une voix basse et chaude en tenant dans ses grandes mains celles de la jeune femme, je suis un imbécile, j'aurais dû m'en douter en voyant votre fille, cette ressemblance ! J'ai vraiment eu un choc. Pauvre petite, elle a dû me prendre pour un fou ! »

Un sourire heureux éclairait son mince visage.

« Je pensais que je ne vous rencontrerais jamais plus. Oh, mon Dieu, quel bonheur de vous avoir là devant moi ! »

Ainsi, il voulait la retrouver...

Le cœur d'Irena battait très fort, car elle aussi était très émue par le flot de souvenirs, et les questions se bousculaient dans sa tête. Que s'était-il donc passé réellement en 44 après leur départ ?

Contrairement à ses habitudes, Lena s'éclipsa en fermant tout doucement la porte. Mais si elle avait fait beaucoup de bruit, l'effet aurait été le même.

*Oh, la vilaine cachottière !* se dit-elle en filant en direction du métro. *Il faudra qu'elle me raconte tout cela.*

Soudain, elle s'arrêta, car en un éblouissement elle comprit que la conduite si bizarre de l'homme n'était ni l'effet de sa beauté ni la suite fâcheuse d'un accident.

*Il avait tout simplement cru voir en moi ma mère,* pensa-t-elle rapidement, *il avait dû la connaître quand elle avait à peu près le même âge. Un Allemand ! Était-ce pendant la guerre ?*

Tout excitée par cette découverte, elle courut et s'engouffra dans la station du métro.

Irena et Peter, très émus tous les deux, étaient occupés à se dévisager, à se parler en mots brefs, un peu décousus, quand le téléphone sonna. C'était Jean, furieux, il annonçait qu'il avait eu un petit accrochage, oh rien de grave, mais il était immobilisé pour un certain temps, le constat, etc. Heureusement, cela s'était passé tout près d'un bistrot d'où il lui donnait ce coup de fil. Puis avaient suivi les imprécations contre le crétin qui avait eu le culot de se rabattre brusquement à sa gauche.

Ensuite, il changea de ton et la pria de s'occuper le mieux possible de leur hôte. Il insista : *le mieux possible.*

« Oui, bien sûr, et je suis désolée pour l'accident. »

Mais au fond, elle était soulagée d'avoir encore quelques moments de répit.

« Jean va être en retard ; nous pouvons bavarder tranquillement. »

Peter la regarda avec beaucoup d'attention puis baissa les yeux. La voix joyeuse d'Irena, sa décontraction quand elle lui fit part de cette nouvelle ne lui échappa pas. Il s'enhardit.

« J'avoue, dit-il lentement comme s'il cherchait les mots justes, que je ne vous voyais pas ainsi. »

Son geste de la main englobait tout : l'appartement et son luxe un peu trop tape-à-l'œil, Jean et le genre de vie qu'elle devait mener.

Elle ne détourna pas son regard, car cela n'était pas dans ses habitudes d'éluder les questions embarrassantes.

« Oui, je sais, Peter. »

Le ton était amer.

« C'est une longue histoire, et je vous raconterai tout cela une autre fois. Maintenant, je vais me résumer seulement. C'était une pure lâcheté de ma part, et même pire que cela. Vous savez, j'ai longtemps attendu de vos nouvelles, ajouta-t-elle. (Peut-être inconsciemment voulait-elle se justifier.) Puis, j'ai fait des recherches par la Croix-Rouge... »

Sa voix se cassa soudain, car le passé était en ce moment tout près et lui faisait revivre des instants pénibles. Elle se détourna légèrement de Peter, car elle ne voulait pas lui montrer ses yeux voilés brusquement par des larmes. Un long et lourd silence plana dans la pièce, car ils revinrent en pensée tous les deux vingt-deux ans en arrière, et cela était un long voyage.

Puis Peter parla doucement.

« Je vous ai écrit plusieurs fois, et plus tard, dès que cela a été possible, je suis venu à Grenoble. Je voulais vous parler d'Herbert, ajouta-t-il gauchement.

– Je pense qu'il a été tué, n'est-ce pas ? »

Mais c'était plus une affirmation qu'une question.

« Oui, presque à la fin des hostilités. Moi-même, j'ai été alors blessé, pris par les Russes, puis j'ai profité de la première occasion pour m'enfuir avec plusieurs autres camarades du convoi qui nous ramenait en arrière. À vrai dire, si je suis là, c'est grâce à mon fidèle sergent. Ce fut assez pénible, dit Peter sobrement, mais finalement, nous avons pu joindre les lignes américaines et nous rendre. »

Il n'avait pas précisé dans quel état d'épuisement il était et que les médecins l'avaient cru perdu. Mais il en fallait plus pour briser cet homme gravement atteint, et après quelques mois de traitement, il avait quitté l'hôpital, le visage meurtri par les cicatrices, doté d'une canne mais guéri. Ensuite, il était resté un an interné dans un camp militaire avant d'être définitivement libéré. Il avait même été félicité par les Alliés quand, après une enquête, ils prirent connaissance de son dossier anti-nazi.

« Voilà pourquoi, je n'ai pu vous écrire tout de suite. »

Maintenant, ce fut Irena qui prit la parole.

« Après une longue attente, j'ai voulu rentrer en Pologne comme la plupart de mes compatriotes. Mais presque au dernier moment, j'ai reçu une lettre de Téo – le frère de maman –, par une voie assez mystérieuse d'ailleurs, où il me suppliait d'attendre encore en France. J'ai donc rejoint Wanda à Paris et me suis trouvé un emploi de secrétaire assez facilement. Plus tard, j'ai été très malade et... »

La porte d'entrée claqua et au même moment, Peter recula sur le canapé. Le chien grogna furieusement, mais ne bougea pas en décidant cette fois-ci d'ignorer son ennemi.

« Je vous prie, cher ami, de m'excuser. J'ai eu un petit accrochage. »

Jean serra cordialement la main de Peter et ses yeux vifs scrutèrent le visage de son invité. Soudain désapprouvateur, il se tourna vers Irena.

« Mais, ma chère, tu n'as pas servi d'apéritif, et puis vous n'y voyez rien. »

Il alluma toutes les lampes, jeta un regard vers son tableau, ouvrit le bar. Dès son apparition, le charme fut rompu, le passé s'estompa et Irena redevint une parfaite maîtresse de maison.

« Whisky, Martini, porto ? »

Elle s'adressait aux deux hommes avec un sourire un peu forcé.

« Je suis à vous dans quelques minutes, dit Jean, le visage épanoui, car il notait que la séduction de sa femme avait dû opérer – comme prévu – et que l'invité n'avait nullement l'air de s'ennuyer. Je vais me changer et je reviens. »

Il s'éclipsa l'air rayonnant.

Irena et Peter se regardèrent.

« Il faut que je vous voie demain, s'empressa de dire Peter, tout bas mais d'un ton pressant.

– Bien sûr, téléphonez-moi dans la matinée », répondit Irena tout aussi bas.

Et elle s'absorba dans la préparation des boissons.

La soirée fut une réussite. Madame Teresa se surpassa, l'invité avait l'air ravi d'être avec eux, et Jean exultait. Il profita de la bonne humeur de son PDG pour glisser habilement quelques suggestions qui lui tenaient à cœur à propos de l'entreprise.

Plus tard, pour remercier Irena de sa « collaboration », il l'honora d'une visite, ce qui, selon ses critères, était la meilleure façon de lui rendre hommage ; une sorte de récompense, en somme...

*Tu n'as que ce que tu mérites, ma vieille*, se dit froidement un peu plus tard Irena à l'abri de sa salle de bains et en jetant un regard plein de mépris à son reflet dans la glace.

Elle n'arriva pas à s'endormir cette nuit, car son passé, qu'elle croyait profondément enseveli, revint vers elle, par

bouffées d'abord, puis comme si une digue s'était rompue par un flot puissant de souvenirs.

Elle était de nouveau jeune et ardente, et c'était la guerre.